Ami du Clergé du 12 février 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epîtres. — XVII. 3e Dimanche de Carême : Nature et sources de la vie chrétienne, 49.
Conférences de Carême. — « Matérialisme et Spiritualisme à la lumière de l'Evangile » : I. Données de la raison et données de la foi, 51. — II. Existence de l'âme, 52. — III. Spiritualité de l'âme, 54.
La Foi chrétienne. — I. La Foi en elle-même : VIII. La vie de la Foi, 55.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XVII

3e Dimanche de Carême

NATURE ET SOURCES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Aujourd'hui, l'Eglise nous lit deux textes appropriés à la préparation des catéchumènes, qui, autrefois, recevaient le baptême dans la grande nuit pascale. Textes qui sont comme le commentaire des premières cérémonies d'initiation, orientées vers l'expulsion du démon. Ce démon, que Jésus (Evangile) chasse du corps d'un possédé, est un « démon impur ». D'où le choix de l'Epître qui, comme celle de dimanche dernier, insiste sur la Pureté : qui, d'autre part, évoque en termes concis cette « illumination » qu'est le baptême.

Aujourd'hui, les baptêmes d'adultes sont une exception. Mais il est toujours de saison de rappeler aux baptisés, trop enclins à oublier, le sens de leur baptême, **la nature de cette vie** qui leur fut donnée, quand l'eau coula sur leur front, « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

I. — *Pureté dans les propos*

Les chrétiens doivent veiller, non seulement sur leurs pensées et sur leurs actes, pour ne point donner prise au démon impur qui fut chassé de leur âme au nom de Jésus, mais aussi **sur leurs paroles.** « Propos déshonnêtes, plaisanteries grossières (et si peu plaisantes), ne conviennent pas à ceux qui sont gratifiés de la vie divine, mais bien plutôt l'action de grâces » (℣ 4).

Ce ne sont pas, en effet, chose légère que les propos légers. Ils traduisent ou ils provoquent dans l'âme consacrée à la Trinité sainte, des mouvements intérieurs, qui, tendent à se réaliser dans les actes et qui, fussent-ils non suivis d'effet, sont pour l'âme habitée par Dieu, une véritable profanation que notre Hôte divin a en abomination. Et l'on s'étonnera des souffrances qui nous assaillent ? « Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu ? » Ces désordres profanateurs, nous rappelle l'Apôtre, « attirent la colère de Dieu... » (℣ 6). Tenons-nous-le pour dit et résignons-nous aux exigences de notre éminente dignité.

II. — *L'imitation de Dieu*

« Montrez-vous des imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés. »

Le Christ n'a pas donné d'autre règle de vie à ses disciples, dont nous sommes tous : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Mat., V, 48).

Cela fait trembler. C'est donc jusque-là que le chrétien doit tendre ? N'est-ce point folle ambition ? Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de supplanter Dieu, d'être la perfection absolue, d'être **l'Infini.** Trop d'hommes, aujourd'hui, haussent jusque-là leurs prétentions : supplanter Dieu, faire son petit Dieu, re-créer le monde, en quelque sorte, en substituant à l'ordre qu'il a conçu et qui s'impose à notre conscience, un ordre à nous ; substituer l'humanité à Dieu, la mettre sur ses autels, l'adorer, et refuser de s'incliner devant ce Dieu, sur lequel elle a opéré ses reprises... (Nietzsche).

Présomption sacrilège, dont nous goûtons aujourd'hui les fruits amers.

Il s'agit de tout autre chose. La perfection qui s'impose à nous, **c'est de nous réaliser pleinement.** « On dit d'un être qu'il est parfait quand il a passé entièrement de la puissance à l'acte » (Ia q. 4, art. 1, ad 1). Traduisons pour l'auditoire : Dieu est la perfection même, étant « celui qui est », sans limites, sans restriction aucune, et celui qui donne l'être à toute créature. Nous sommes « parfaits » d'une perfection limitée, propre au créé, quand nous avons été jusqu'au bout des possibilités que nous offre et notre nature d'êtres doués de connaissance et d'amour, et de toutes nos ressources de fils de Dieu, participants à la nature divine.

Nous ne pouvons être toute Sagesse, toute Justice, toute Miséricorde, tout Amour. Mais nous pouvons et nous devons être aussi sages, aussi justes, aussi miséricordieux, aussi aimants et bons qu'il est possible à une créature, dont les puissances naturelles sont extraordinairement amplifiées par la grâce de Dieu. Nous pouvons et nous devons, dit S. Paul, « vivre dans la charité, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré pour nous » (℣ 2). C'est précisément une des raisons de l'Incarnation : mettre à notre portée l'imitation de Dieu.

Nous révéler le secret de la perfection, qui est dans l'amour, dit S. Thomas. C'est toujours à la charité qu'il en faut revenir. Rien n'est plus divin en Dieu que l'amour. Rien donc ne nous « perfectionne » plus sûrement que de nous livrer à toutes les **exigences** de l'amour (« Tu aimeras de tout ton cœur, etc. », c'est le résumé des commandements, et à toutes ses **possibilités** « Aime, et tu feras ce que tu voudras... »

Qu'est-ce qu'un saint ? C'est un enfant bien-aimé de Dieu qui a fait à fond son métier de fils, en aimant son Père de toutes ses forces et naturelles et surnaturelles, qui n'a vécu que d'amour et pour l'amour (v. g. : Vincent de Paul, Thérèse de Lisieux).

A quoi prétendent ces chrétiens qui se sont soumis à la règle austère d'un Ordre religieux ? A réussir leur vie, à atteindre la perfection, en aimant à fond, en ne faisant que cela, quoi qu'ils fassent : le Bénédictin, qui chante la louange divine, la Carmélite, qui se plonge dans la contemplation de Dieu, la Sœur de Charité, qui se dévoue aux malades. Sans doute ils s'efforcent de pratiquer l'ensemble des vertus. Et il en est trois qu'ils s'engagent par vœu à cultiver plus à fond. Lesquelles ? Précisément celles qui les livrent entièrement à l'Esprit d'amour, en détruisant tout ce qui paralyserait en eux la charité, savoir : l'amour de

l'argent, celui du plaisir, celui enfin de son indépendance. Ce sont les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance qui sont appelées vertus de perfection, parce qu'elles les disposent à aimer Dieu sans mesure, car « la mesure d'aimer est d'aimer sans mesure ». Voilà comment une pauvre créature peut imiter en quelque sorte l'infinie perfection de Dieu.

Est-ce là un idéal réservé à une élite ? Non point. Dans le monde, c.-à-d. hors du cloître ; dans l'état de mariage, dans la profession que vous avez choisie, vous avez à développer toutes vos possibilités d'aimer, vous avez à réussir une vie d'amour aussi belle, aussi parfaite en son genre que le Chartreux ou la Clarisse. Votre perfection à vous c'est d'être, par amour pour Dieu et avec le secours de sa grâce, un excellent père de famille, une épouse dévouée, un commerçant rigoureusement honnête, un ouvrier parfaitement consciencieux, un patron juste et bon. Certes, c'est une toute petite perfection que celle d'un ouvrier irréprochable. Mais elle est une imitation et comme un reflet de la perfection même de Dieu. Et quand vous l'avez réalisée, vous avez réussi votre vie et Dieu n'a plus qu'à vous « faire entrer dans sa joie », ce qui est le bonheur parfait !

III. — *La vie lumineuse*

Mais, ce n'est pas si facile que cela d'atteindre à cette perfection, si accessible que vous nous la fassiez ! Petit poids pèse de loin. On réussira un jour, deux jours, à tout très bien faire : prière du matin et du soir, patience en famille, travail soigné, amabilité avec tous... Mais le troisième, la patience échappe, la nature reprend le dessus... Et puis, on dirait que tout le monde s'en mêle pour vous pousser à bout... Tout le monde, et le démon par dessus le marché.

Pour ce qui est du démon, faut-il vous rappeler que Jésus, par son Eglise, l'a délogé de votre âme ? Mais surtout il faut inlassablement vous rappeler que s'il a été délogé, c'est pour faire place à Jésus qui, dans le baptême, vous donne son esprit (« Da locum spiritui sancto »). « Jadis, vous étiez ténèbres, dit S. Paul (℣ 8) ; mais maintenant, vous êtes **lumière dans le Seigneur** ». Magnifique parole ! Creusons-là quelque peu : elle nous livrera le secret de cette perfection, à la fois humaine en ses dimensions et surhumaines par ses exigences.

« Vous étiez ténèbres ». Ces païens convertis de la veille, tout leur manquait de ce que le Christ est venu apporter aux hommes : la connaissance du vrai Dieu et de ses desseins d'amour, qui seule peut donner un sens à la vie et justifier les exigences de la conscience. Ensuite la grâce qui seule peut aider efficacement l'homme dans ses efforts pour vivre sa foi. Jetez les yeux autour de vous. Ne voyez-vous pas que beaucoup de vos contemporains sont comme des aveugles qui marchent à tâtons. Pour eux il n'y a ni Dieu, ni vie éternelle. Aucun frein que tout extérieur : la peur du qu'en dira-t-on et celle du gendarme (et encore !).

Pour vous, vous avez reçu « l'illumination », comme on disait au IVe siècle pour désigner les effets du baptême. Le cierge pascal, qui, soudain, éclaire l'Eglise dans la nuit du Samedi Saint, est le magnifique symbole de cette grâce de la foi (Que demandez-vous ? — La foi). La foi, qui éclaire votre intelligence en vous communiquant la science de Dieu, et votre volonté en orientant tous vos efforts vers l'amour dvin.

Et voilà pourquoi S. Paul dit à ses chrétiens, nous dit à tous, non seulement vous êtes dans la lumière (de Dieu) mais « vous êtes enfants de la lumière, enfants du jour », c.-à-d. faits pour la lumière, vivant dans la lumière (I Thess., V, 4). Dans notre épître, il dit d'une façon absolue : « vous êtes lumière ». Se peut-il ? Oui, si extraordinaire que cela paraisse, parce que le Christ vous a donné l'"Esprit illuminateur, parce que cet Esprit vous a rendu semblables à ce Christ qui a pu dire : « Je suis la lumière du monde » (cf. IVe Dim. de Carême).

Telle est **la source de la vie chrétienne :** l'illumination du Baptême. Voilà pourquoi elle ne peut être qu'une vie parfaite, à la ressemblance de la vie de Jésus. Et cette perfection se traduit par ces vertus qui sont comme **les fruits** de la lumière : bonté, justice, vérité (℣ 9). Car noblesse oblige. Divinisés, vous devez vivre divinement, donc tout faire, comme le dit S. Paul immédiatement après notre texte : « rechercher ce qui fait plaisir au Seigneur ». Or ce qui plaît au Seigneur, c'est cette **bonté** morale de nos actions, c'est donc leur conformité exacte à la loi évangélique (« Justice »). C'est enfin, leur conformité à la foi (« Vérité »).

Mais il ne s'agit pas seulement de **briller devant Dieu** comme le cierge de cire pure qui se consume dans le sanctuaire. « Que votre lumière, nous dit Jésus, **luise devant les hommes,** afin qu'ils rendent gloire à (votre Père qui) est dans les cieux » (Mat., V, 12). Gardons-nous de nous attirer le reproche que l'Apôtre adressait aux Juifs : « Tu te flattes d'être la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres..., tu possèdes dans la Loi expression de la science et de la vérité..., tu te fais gloire de la Loi et **par sa violation, tu déshonores Dieu !** » (Rom., II, 20-23).

Que de fois les non-croyants se moquent de ces chrétiens honoraires dont la vie contredit les prétentions parce qu'elle n'est pas l'incarnation de leur foi : « Nous sommes des porte-flambeaux, dit S. Grégoire, quand, par nos œuvres bonnes, nous donnons aux autres des exemples de lumière ».

* *

La perfection de la vie, telle que nous l'avons définie, est la meilleure piété et l'apostolat le plus efficace.

La meilleure piété, parce que, la piété nous incitant à traiter Dieu en Père, rien ne lui est plus agréable que de voir ses enfants faire tout pour lui plaire. Sans doute, ce qu'on est convenu d'appeler les « exercices de piété » lui sont agréables, s'ils lui témoignent un amour sincère et s'ils vont à nous fortifier dans la prière et la méditation de l'Evangile. Mais combien plus doivent le toucher les efforts d'une âme qui cherche à faire en tout la volonté de son Père du ciel ! Car c'est encore Jésus qui le dit : « La grande preuve que l'on aime Dieu, c'est de faire sa volonté » (Mat., VII, 22).

L'apostolat le plus efficace. A l'arbre, on juge ses fruits. Une vie qui se traine dans la médiocrité et, qui pis est, dans le péché, ne dénonce que trop la faiblesse humaine. Une vie qui s'élève au-dessus de l'ordinaire, qui se hausse, en toute simplicité jusqu'à l'héroïsme quotidien, dans les humbles besognes du foyer ou sur un lit d'hôpital, les plus incrédules doivent bien reconnaître que cela passe l'homme, que c'est **surhumain** et que **cela engage Dieu même.**

Soyons donc parfaits. C'est-à-dire parfaitement purs, parfaitement justes, parfaitement bons et vous serez « lumière dans le Seigneur » Il n'y a pas d'autre secret pour être heureux et dans ce monde et dans l'autre.

CONFERENCES DE CAREME

Matérialisme et spiritualisme à la lumière de l'Evangile

I

DONNÉES DE LA RAISON ET DONNÉES DE LA FOI

1er Dimanche de Carême

Mes frères,

On parle beaucoup, de nos jours, de la *défense de l'homme.* Et avec raison. Nous sommes ici au nœud du problème de la destinée de l'homme, de son bonheur ou de son malheur, présent et éternel.

A la question : qu'est-ce que l'homme ? — question fondamentale puisque son bonheur doit répondre aux exigences de sa nature — deux réponses s'opposent pratiquement : la solution matérialiste et la solution spiritualiste, la première incarnée dans le marxisme, la seconde dans le Christianisme.

Dans une précédente série de conférences [1] nous avons montré que seule la réponse spiritualiste s'accordait aux données de notre raison. Il nous semble qu'il sera encore plus utile et plus convaincant de l'éclairer des lumières de notre foi.

Commençons par voir, dans un parallèle d'ensemble entre *les données de la raison* et les *données de la foi,* ce que ces dernières apporteront de plus universel et de plus solide à la solution spiritualiste du problème de l'homme.

I. — *Les données de la raison*

Nous n'entendons pas minimiser les certitudes de notre raison sur la nature de l'homme. Ce serait aboutir à l'agnosticisme, c.-à-d. à l'impossibilité de notre raison d'atteindre à la vérité, alors que l'intelligence est la faculté de connaître.

Pour quiconque réfléchit, il est absolument certain qu'un tableau comparatif de l'homme avec les autres êtres qui lui sont plus proches, même les animaux dits « intelligents », établit chez l'homme une supériorité radicale, non seulement de degré mais d'espèce. Nous le disions : « Parcourons toutes les classes et les plus élevées du règne animal, nulle part nous ne trouvons des œuvres scientifiques ou littéraires, les héroïsmes libres et désintéressés dont s'honore l'humanité, les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture conservés dans nos musées, les élans de foi, d'espérance et d'amour qui nous élèvent vers Dieu ». L'homme, et seul parmi les êtres visibles, a le sens de l'être, du bon, du beau, du divin.

Pour expliquer ce sens universel, il faut autre chose que la matière, un autre principe d'activité que chez l'animal, un autre ressort. C'est ce que nous appelons l'âme, en son sens rigoureux et précis d'esprit, c.-à-d. de réalité aussi véritable que le monde visible qui nous entoure, mais réalité qui est indépendante de la matière dans son existence et son activité, qui se suffit à elle-même pour subsister et déployer ses forces, même si, pour un temps, elle a besoin du concours du corps, comme dans l'union substantielle chez nous de l'âme et du corps.

Il suffit de voir notre âme à l'œuvre pour conclure à sa spiritualité. Pour elle, agir c'est penser et vouloir. Penser et vouloir librement, ne sont pas le fait de la matière.

En somme, ces conclusions scientifiques de la raison découlent d'un principe absolument inébranlable : celui de la causalité : il n'y a pas d'effet sans cause, sans une cause capable de le produire. Et voilà pourquoi ce sont des certitudes humaines à notre portée. Notre seule raison suffit à assurer notre spiritualité.

Il faut reconnaître, pourtant, que les applications de ce grand principe de causalité à la vérité qui nous occupe, et à toutes celles qui en découlent, supposent une formation d'esprit, des études, des loisirs qui manquent à la plupart des hommes, parce qu'ils ont d'abord le souci d'assurer leur subsistance : *primum vivere.* Il arrive même que les esprits les plus élevés et les génies hésitent devant certaines conclusions. Tant et si bien que nous les entendons faire appel à une intervention de Dieu pour instruire les hommes, pleinement et infailliblement.

Aussi faut-il reconnaître pratiquement que, même en dehors du problème proprement dit de la révélation : Trinité, Incarnation, Rédemption, élévation de l'homme à l'ordre surnaturel,... l'humanité avait besoin moralement de recevoir un supplément de lumière sur les vérités essentielles de l'ordre naturel. Ce qui fait le fond de leur pensée, pour la plupart des hommes, ce n'est pas le fruit de leurs réflexions, de leurs méditations, de leurs études, mais le résultat de l'enseignement qu'ils ont reçu. Combien seraient dans l'impossibilité de rendre compte de ces vérités essentielles qui font l'armature de leur pensée et de leur vie !

Ainsi donc notre raison nous instruit sur l'homme, sur ses exigences, sur sa destinée ; mais elle reçoit un supplément de lumière et de certitude des données de la révélation. Ne convient-il pas, dans ces conditions, d'interroger l'Evangile pour départager matérialisme et spiritualisme ? En rester aux données de la raison serait se priver de ce supplément, moralement nécessaire à l'instruction de l'ensemble des hommes et de cette certitude supérieure que lui apporte la révélation.

II. — *Les données de l'Evangile*

Les sages de l'antiquité, un Aristote et un Platon, faisaient appel à un libérateur céleste qui éclairât nos ténèbres.

Or, justement, l'histoire a consigné le passage sur notre terre de quelqu'un qui s'est donné comme le Fils de Dieu, envoyé par son Père afin de révéler au monde ce qu'il lui

[1] *Ami,* nos 7-8-9, 1952.

faut savoir pour la sage organisation de sa vie. Il a déclaré : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jo., XVIII, 37). Et encore : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jo., VIII, 12). Et toujours dans le même sens : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres » (Jo., VIII, 31). Ainsi parlait Jésus-Christ.

N'est-ce pas trop beau pour être vrai ? L'histoire de ce Jésus n'est-elle pas à reléguer parmi les légendes merveilleuses ? L'humanité inquiète n'a-t-elle pas, pour s'apaiser, donner corps à son rêve d'étreindre la vérité, en composant cette image du Christ ? — Non cette bonne nouvelle n'est pas une fausse nouvelle. Jésus a bien existé. Les évangiles qui contiennent sa vie et son enseignement sont des documents historiques de première valeur, établis par une critique plus rigoureuse que ceux de la vie d'un Alexandre ou d'un César.

Bien ! Le fait du Christ est indiscutable. Mais est-elle aussi indiscutable sa personne, c.-à-d. sa qualité de fils de Dieu, messager officiel de la vérité ? — Oui ! Il a fait la preuve de son identité. Par ses prophéties qui se sont réalisées, par ses nombreux miracles, par le miracle des miracles de sa résurrection. Dieu qui est la vérité, la puissance, la sainteté a attesté la déposition du Christ et de son fils, fait homme afin d'enseigner aux hommes la voie du salut.

Ainsi nous avons la certitude que le Fils de Dieu fait homme a parlé au monde, qu'il l'a enseigné avec une autorité indiscutable, qu'il lui apporte les pensées infaillibles de Dieu : « *doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit me Patris* ». Si nous connaissions le don de Dieu ! Les sages de l'antiquité, dans leur impuissance à résoudre les problèmes essentiels, soupiraient après une révélation divine qui leur apportât la certitude et mît fin à leur angoisse... Et nous autres nous avons reçu cette révélation très sûre.

Alors, que nous reste-t-il à faire, sinon de nous mettre à l'école du Christ, d'écouter sa réponse à la question capitale : qu'est-ce que l'homme, de confronter à son Evangile la double réponse matérialiste et spiritualiste des hommes.

Nous nous mettrons dans cette lumière de l'Evangile avec sécurité, avec la sécurité de Pierre disant à son Maître : « A qui irions-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle ». Que nous importe l'opinion de M. X. sur ces problèmes, même s'il est le savant en vogue, un des mages de la science moderne ? Ses idées peuvent-elles entrer en ligne de compte avec la pensée du Christ, fils de Dieu, son messager officiel auprès des hommes ?

Nous écouterons l'enseignement évangélique avec sécurité, mais aussi avec la docilité des apôtres qui disaient à leur Maître : « *Docenos, enseignez-nous* ». Puisque l'homme ne peut tirer de son fond tous les éléments de son destin, il faut bien qu'il se mette à l'école de Dieu, et se mettre à l'école, selon l'origine du mot, ce n'est pas autre chose que d'être « docile ». Nous ne discuterons pas avec N.-S. Même si notre raison s'étonne, nous nous souviendrons qu'elle est la raison de l'ignorant en face de la vraie science. Ici vaut le vieil adage : *Magister dixit ;* le Maître l'a dit.

* *

Retour à la lumière de l'Evangile ! C'est à son contact que notre esprit s'est formé par nos années d'enfance et par l'atmosphère que nous respirons. Nous lui sommes plus redevables qu'à nos méditations personnelles.

Retour à la lumière de l'Evangile. C'est le seul « noyau orthodoxe », comme l'écrit un Jünger lui-même, qui déclare que devant l'invasion du nihilisme qui assasine les hommes, tous les pouvoirs se sont débandés et même d'autant plus vite qu'ils se donnaient des allures plus sociales et plus humanitaires et que si le cannibalisme avoué et le culte enthousiaste de l'animal ne sont pas instaurés, c'est bien à l'Eglise qu'on le doit [2]...

Retour à la lumière de l'Evangile : car pour défendre l'homme, il faut retrouver son âme et c'est le Dieu des chrétiens qui a le mieux appris l'essence et le contenu de cette âme *(ibid.)*.

II

2e *Dimanche de Carême*

EXISTENCE DE L'AME

Ce que nous cherchons c'est le bonheur. Tout programme de vie qui se fait fort de nous le donner doit être construit en tenant compte de notre nature. Il ne peut nous rendre pleinement heureux qu'à la condition de satisfaire toutes nos aspirations légitimes d'homme.

L'art d'être heureux dépend donc de la réponse que l'on fait à cette question préalable : Qui sommes-nous ? Qu'est-ce que l'homme ? De quoi est-il fait ?

Dès ce départ, nous nous sommes trouvés handicapés par deux solutions, diamétralement opposées et radicalement inconciliables que la pensée purement humaine fournissait de ce problème. Pour les uns, l'homme ne se différencie pas essentiellement des animaux, il est seulement un animal plus évolué, ce qu'on appelle son âme n'appartient pas au monde spirituel ; pour les autres, l'homme est un être aussi différent de l'animal que ce dernier l'est du végétal, il a une âme vraiment spirituelle, libre, immortelle. Et c'est même ce premier débat entre les hommes qui nous a mis à la recherche d'un sage qui nous enseignât avec une autorité indiscutable. Ce maître nous l'avons trouvé. C'est N.-S. Jésus-

[2] Cité par *La Croix*, 18-1-53.

Christ. Maintenant il nous suffit de connaître sa pensée.

Que pense-t-il donc de l'homme ? A son sens, l'homme est-il seulement matière, ou bien matière et esprit ? En un mot, enseigne-t-il l'existence de l'âme ?

Avant toute autre chose, pour connaître cette pensée, nous n'aurons qu'à parcourir quelques passages de l'Evangile et nous verrons qu'il suppose et affirme l'existence de l'âme dont il enseigne *la primauté, l'activité supérieure, l'indépendance.*

I. — *La primauté de l'âme*

Il est certain que l'enseignement de N.-S. distingue dans l'homme deux éléments, d'inégale valeur et dont la supériorité revient à celui qu'il appelle l'âme.

Le moindre chrétien connaît la célèbre maxime de l'Evangile, celle qui a décidé de la vocation de S. François Xavier, et qui est la règle d'élémentaire sagesse : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? Qu'est-ce que l'homme pourrait bien donner en échange de son âme ? » (Mat., xvi, 26 ; Marc, viii, 36-37 ; Luc, ix, 25). Qu'on traduise par *âme,* ou par *vie,* ou par *spirituel,* cela ne change absolument rien au sens fondamental de la fameuse maxime. Elle énonce la dualité : matériel, spirituel, et la supériorité du spirituel sur le matériel.

Il s'adresse non plus à la foule, mais à ses disciples, en leur annonçant les épreuves qui les attendent et les armant de courage pour ces luttes futures, N.-S. ne tient pas un autre langage : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l'âme, redoutez plutôt celui qui peut jeter et le corps et l'âme dans la géhenne » (Mat., x, 28ê, ce que les apôtres mettront en pratique en déclarant qu' « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». Cette parole n'est-elle pas encore plus claire ? Ne contient-elle pas déjà l'affirmation de l'immortalité de l'âme ?

Et c'est la même doctrine que nous rencontrons quand N.-S. distingue entre la chair et l'esprit, quand il proclame que c'est l'esprit qui vivifie et que la chair ne sert de rien (Jo., vi, 64) et quand il déclare, en un mot, que nous sommes matière et esprit et que l'esprit l'emporte en nous sur la matière.

II. — *L'activité de l'esprit*

Cette existence de l'âme, sa primauté, et déjà sa spiritualité se trouvent encore nettement enseignées dans l'Evangile, chaque fois que Jésus parle de notre vie supérieure d'homme, celle de l'intelligence et surtout celle du cœur. Pour lui cette activité n'est pas fonction du corps mais de l'âme. C'est dans l'âme que s'originent tous nos actes libres, conscients, humains.

Tous, à commencer évidemment par l'amour, qui se retrouve en tous les autres, dont tous les autres ne sont qu'une manifestation. Quand on l'interroge sur le premier commandement de la Loi, il reprend à son compte la formule de l'A. T. qu'il est venu non abroger mais parfaire : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces, de tout ton esprit, de toute ton âme ». De toute ton âme, parce que chez nous l'amour n'est pas seulement instinct, comme chez les bêtes et qu'il peut même aller à l'encontre de l'instinct naturel.

La tristesse qui est encore de l'amour, de l'amour contrarié, c'est aussi dans l'âme qu'elle réside : « Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, dit-il aux hommes... et vous trouverez le repos de vos âmes » (Mat., xi, 29). « Un glaive de douleur transpercera ton âme », annonce son prophète Siméon à la Vierge Marie (Luc, ii, 35). Et il avoue de lui-même pendant son agonie : « Mon âme est triste à en mourir » (Mat., xxvi, 38 ; Marc, xiv, 34)..

La force, le courage, la maîtrise de soi, encore de l'amour, l'amour qui domine l'épreuve. Voilà bien, n'est-ce pas, le propre de l'homme ? Or comme de l'amour, comme de la tristesse, N.-S. en fait l'œuvre de l'âme : « C'est par la patience que vous posséderez vos âmes » (Luc, xxi, 19).

III. — *L'indépendance de l'âme*

Il y a plus. Dans le langage de N.-S., non seulement l'âme est distincte du corps, non seulement lui est supérieure, remplit des fonctions plus hautes, mais encore elle est indépendante du corps : elle peut en être séparée, elle peut conserver une vie propre.

Rappelez-vous la parabole du riche insensé... C'est l'histoire d'un terrien qui vient de faire fortune. Alors il songe à une nouvelle organisation de sa vie il va démolir les abris où il rentrait jusqu'ici sa récolte, construire des servitudes plus grandes, plus vastes, y ranger en bon ordre tous les produits de sa terre : monceaux de blé, fûts de vin, barils d'huile . Sur quoi, il se dit avec le sourire : Allons, tu peux faire bonne chère et mener joyeuse vie, te voilà nanti pour l'avenir. Soudain, une voix s'élève dont le souffle renverse tous ces châteaux de rêve : Insensé, cette nuit même on te demandera ton âme, et à qui donc ira tout ce que tu avais mis de côté ?

Ainsi la mort nous est représentée par N.-S. comme la séparation de l'âme et du corps. De l'âme qui survit à cette séparation, quand le corps est retombé en poussière et qui par cette survie témoigne hautement de son indépendance de la matière.

Prenons par exemple le discours où Jésus annonce l'Eucharistie. Par trois fois il répète : « Je le ressusciterai au dernier jour » (Jo., vi, 40, 44, 55). Et qu'est-ce que la résurrection sinon la reprise et la réanimation par l'âme de ce qui reste de notre corps ?

Pour l'Evangile, non seulement l'âme est distincte, déploie une activité supérieure, mais elle est indépendante du corps pour son existence.

* *

Evidemment, nous aurons à établir de façon rigoureuse que l'âme dont parle N.-S. est bien un être réellement esprit, qu'elle a ces qualités que ne possède pas la matière. que ce mot n'est donc pas une simple façon commode de parler. Ce sera l'objet des conférences suivantes. Mais déjà nous avons plus qu'une présomption en faveur de cette spiritualité.

Et si l'ensemble des hommes, même beaucoup qui se disent ou se croient matérialistes, parlent comme tout le monde... et comme l'Evangile, et au fond, bien souvent, en spiritualistes qui s'ignorent, c'est que notre mentalité a été pétrie d'Evangile en notre enfance. Plus a fait l'Evangile pour façonner notre esprit que les raisonnements des philosophes d'hier et d'aujourd'hui. Et c'est pourquoi il fallait confronter ces deux philosophies de base à l'Evangile.

Déjà doit apparaître que seul le spiritualisme répond à l'Evangile.

III

3e Dimanche de Carême

LA SPIRITUALITÉ DE L'AME

Evidemment N.-S. parle de l'âme. Quand on s'adresse à des hommes, il faut bien employer leur langage si l'on veut se faire comprendre. Et le langage ce ne sont pas seulement les mots, mais encore les habitudes de la pensée, la tournure d'esprit. Alors, pour Jésus comme pour ses auditeurs, l'homme est un corps et une âme, nos activités d'ordre purement physique et d'ordre supérieur, notre mort, la séparation de l'âme d'avec le corps. On ne parle pas autrement, même si l'on est matérialiste. Mais c'est seulement façon de s'exprimer.

Cela n'engage pas plus loin. Nul n'a la prétention de résoudre ainsi le problème fondamental de la distinction foncière et radicale du corps et de l'âme, de la chair et de l'esprit, de la matière et de la pensée. Le débat reste ouvert. Voilà ce qu'un matérialiste ne manquerait pas de répondre, si on lui alléguait les différents passages de l'Evangile sur la distinction entre le corps et l'âme, sur la primauté et l'indépendance de l'âme.

Cependant la question se pose : cette âme, dont parle Jésus, est-elle esprit ?

Cette âme, dont nous parlons tous, est-elle seulement matière plus perfectionnée, plus délicate, plus subtile que notre corps, ou bien est-elle esprit, quelque chose d'absolument autre, différent, indépendant de la matière ? Et encore une fois, nous interrogeons uniquement celui que Dieu lui-même a mandaté pour instruire l'humanité, N.-S. Quelle réponse fait-il à cette question capitale ?

Nous la trouverons péremptoire dans le seul fait qu'il est venu évangéliser, enseigner, instruire et d'abord dans la méthode, dans la manière, dans la forme de son enseignement. Cet enseignement n'est ni un dressage, ni une domestication, ni un apprivoisement par la répétition des mêmes mouvements sur la présentation d'un morceau de sucre ou à coups de bâton. Il suppose chez nous le pouvoir *de comprendre, de juger, de conclure,* c.-à-d. il suppose l'esprit.

I. — *Le pouvoir de comprendre*

Il suppose d'abord dans l'homme le pouvoir de comprendre, de saisir dans les choses ce qui les distingue des autres malgré leurs ressemblances extérieures, d'atteindre au-delà des apparences de forme, de taille, de couleur, le fond même de toute la réalité qui nous entoure, ce qui les fait ce qu'elles sont.

Tout l'enseignement de N.-S. suppose en nous ce pouvoir puisqu'il nous propose des vérités universelles. Il ne parle pas seulement de cet homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, ni de cet autre qui donne son grand banquet, ni de ce troisième qui avait deux fils, le père du prodigue. Non ! ces gens qui l'écoutent, et qui comptent des savants, les scribes et les pharisiens, mais combien plus de gens du petit peuple sans instruction, il les élève au-dessus de la connaissance de l'homme en général et il leur dit : « L'homme ne séparera pas ce que Dieu a uni. » L'homme, tout homme quel qu'il soit, tous les hommes. Or il n'y a que l'esprit qui a le pouvoir de prendre cette vue universelle des choses.

Il y a dans nos grandes villes des églises de tout style, roman, gothique, baroque, moderne ; même d'humbles petites chapelles de communautés qui ne se différencient pas à première vue des autres salles. Mais, pour l'homme, l'idée d'église ou de chapelle ne tient ni dans son architecture, ni dans ses dimensions ; elle est la maison de Dieu et la maison de la prière. Répétez cet exemple à l'infini : vous constaterez que nous avons ainsi le pouvoir de nous former ce qu'on appelle des idées universelles, que nous appliquerons ensuite à des choses extérieurement bien différentes.

II. — *Le pouvoir de juger*

L'enseignement de Jésus suppose encore un pouvoir plus caractéristique de l'esprit : non seulement celui de dégager les idées, mais encore de les rapprocher, de les unir ou de les dissocier, d'affirmer ainsi ou de nier leur existence et les propriétés des choses, en un mot, le pouvoir de connaître et d'exprimer la vérité.

Or dans ses discours qui sont souvent des dialogues avec ses auditeurs, N.-S. fait appel au jugement de ses auditeurs : « Que pensez-vous de moi ? » demande-t-il à ses apôtres. Il leur recommande d'appuyer leurs jugements non sur des impressions mais sur la réalité : « Ne jugez pas selon les apparences mais selon la vérité. » Il leur fait un devoir d'affirmer toujours cette vérité : « Dites *est est, non non :* ceci est, cela n'est pas. » C'est donc qu'il croit à la valeur intellectuelle de notre jugement. Qu'il nous interdise quelquefois de prononcer un jugement moral sur les personnes et sur les événements : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés », cela n'infirme en rien sa foi en la valeur de notre in-

telligence : il ne veut que prévenir des jugements qui ne nous regardent pas ou qui sont téméraires : « Vous jugez selon la chair. Moi... si je juge, mon jugement est véridique. »

Et voilà bien un autre signe distinctif de l'esprit. Je sais ce qu'est l'homme, je sais ce qu'est la poussière de la terre. Mais en moi ces deux idées ne restent pas sans se rencontrer, elles communiquent et je puis affirmer avec Job que l'homme retournera en poussière (XXXIV, 15). Je ne cesse dans mes conversations de me prononcer ainsi, en un mot de juger.

III. — *Le pouvoir de conclure*

Enfin la méthode d'enseignement de N.-S. nous reconnaît un autre moyen d'atteindre la vérité : celui de conclure de vérités déjà connues à des vérités nouvelles.

Parfois il tient des raisonnements en règle comme dans le discours sur la montagne : « Vous êtes la lumière du monde... Or on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi votre lumière brille devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Mat., V, 14-16).

D'autres fois il se contente de poser le problème et laisse le soin de le résoudre : « Lequel est le plus facile de dire au paralytique, demande-t-il aux Scribes scandalisés de le voir s'arroger le droit divin de pardonner le péché, lequel est le plus facile de dire au paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de lui dire, lève-toi, prends ton grabat et marche ? » (Marc, II, 9).

Enfin, constamment, puisqu'il enseigne surtout en paraboles, il apporte des comparaisons, celle du semeur, celle du prodigue, celle des vignerons homicides, celle du banquet royal ; et il laisse le plus souvent à ses auditeurs le soin d'en dégager la leçon : « Qui peut comprendre comprenne ! Qui a des oreilles entende !... »

Or c'est l'œuvre de l'esprit de découvrir ainsi la liaison qui existe entre deux connues et une inconnue. L'animal le plus intelligent ne fait pas de règles de trois simples, ni de raisonnements en forme. Les sens enregistrent comme une plaque photographique : l'ouïe, les sons, la vue, les couleurs, l'imagination : le son, les couleurs, les formes ; il n'y a que l'esprit pour s'enrichir de son acquis par sa propre activité.

* *

Jésus « qui sait ce qu'il y a dans l'homme » (Jo., II, 25), use d'une méthode de formation qui s'adresse à l'esprit, lui fait confiance, lui reconnaît le pouvoir, le droit et le devoir d'atteindre la vérité. Encore une fois ce n'est pas un dressage. Pour le Christ, pour celui qui a reçu mandat d'instruire les hommes, pour le seul Maître que nous ayons maintenant à entendre cela ne fait pas de doute : notre âme a une valeur, une grandeur, une noblesse magnifique, notre âme est esprit !

LA FOI CHRÉTIENNE

I. — LA FOI EN ELLE-MEME

VIII

LA VIE DE LA FOI

Mes frères,

N.-S. nous a fait sentir d'une manière vive la liaison qui existe entre la vie éternelle et la foi que nous devons cultiver ici-bas : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jo., XVII, 3). Cette connaissance, c'est celle de la foi, la seule qui nous permette d'orienter notre vie de la terre en vue de l'éternelle vie qui en doit être le couronnement. L'épître aux Hébreux ne dit-elle pas que la foi est une ferme attente des biens que nous n'avons encore qu'en espérance, un fondement inébranlable à cette espérance. La foi apparaît ainsi comme une atmosphère dans laquelle les saints vivent et agissent. Aussi, d'un mot, S. Paul résume-t-il sa doctrine : « Le juste vit de la foi » (Gal., III, 11).

Cette vie de la foi nous est donnée au baptême et doit être développée dès que nous en prenons conscience ; — elle n'est une vie digne du chrétien qu'à la condition de reposer sur la charité ; — enfin la charité ne vivifiera réellement notre foi qu'en lui faisant considérer le divin, comme une réalité qui doit dominer toute notre conduite.

Tels sont les trois points de la vie de la foi, sur lesquels je vous demande, m. f., votre bienveillante attention.

I. — *La foi, principe de vie chrétienne, déposé dans l'âme au baptême*

La première question posée par le prêtre au catéchumène se présentant au baptême est celle-ci : « Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? » Et la réponse est invariablement : « La foi ». Le prêtre continue : « Que vous procure la foi ? » La réponse est celle que nous pouvions prévoir : « La vie éternelle ». Et le prêtre ajoute : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandements : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-mêmes ».

Voilà, en quelques mots, le résumé de la vie de la foi. Sans doute, dans l'âme du petit enfant, cette vie n'existe encore qu'en germe. Mais viendra le moment où, le chrétien prenant conscience de ses ressources spirituelles, devra orienter effectivement sa vie dans le sens que lui indique la foi.

Cette orientation, ne l'avons-nous pas trouvée nous-mêmes, tout d'abord dans l'ambiance familiale, où nous avons appris, pour ainsi dire sur les genoux de notre mère, à connaître Dieu, à le prier, à l'aimer et à éviter tout ce qui pourrait lui déplaire ? Cette foi de l'enfant a reçu un complément indispensable